

# LA NATION

## journal vaudois



Fondée en 1931, la Nation est le journal bimensuel de la Ligue vaudoise, mouvement politique hors partis voué au bien commun du Pays de Vaud.

Le numéro: 2,50 francs. Abonnement annuel: 67 francs; gymnasiens, apprentis et étudiants: 30 francs; payable au compte de chèques postaux 10-4772-4

## Les mille petits pas de la subversion quotidienne

Dans *Le Temps* du 7 juin, M. Yelmarc Roulet écrit à propos des communes: «La plupart de ces entités n'ont ni la taille ni les moyens de jouer efficacement leur rôle de collectivité de proximité et de contrepoids dans un rapport équilibré avec le canton.»

Je sors d'une séance du Conseil général d'Essertes consacrée aux comptes et à la gestion 2004. Le rapport d'activité lu par le syndic énumère sommairement les activités dont la Municipalité est responsable, dans l'administration générale, dans la gestion des finances (deux emprunts importants, un amortissement vigoureux, des finances saines malgré un léger déficit), l'épuration des eaux (affinement du décompte), les routes et les chemins (modération de la vitesse, amélioration d'un giratoire, goudronnage et entretien), le service du feu (quatre interventions dans le cadre de la convention avec Châtillens, Vuibroye et Oron), l'entretien des forêts (plantations, soins culturels, défrichages, coupes forcées en raison des intempéries et du bostryche, inauguration d'un étang), la rénovation du réseau des conduites d'eau, les bâtiments communaux, la voirie (élimination des ordures, objets encombrants, élimination de dix-huit tonnes de verre, soit soixante-neuf kilogrammes par habitant), le déneigement et la tenue de statistiques à l'attention de l'Etat, toujours plus nombreuses et minutieuses. L'école et la protection civile n'ont que peu occupé la Municipalité en 2004. Exceptionnellement, la secrétaire de

commune est invitée à lire son propre rapport d'activité: à nouveau, ce sont des centaines d'actes de tous genres qui défilent.

La commune d'Essertes est une commune normale. Ses autorités sont normales. Son Conseil général est normal. Le secrétaire du Conseil général est normal. Aucun héritier milliardaire n'entretient la commune de ses impôts. Aucune industrie photographique ou autre ne lui permet de survoler les soucis financiers qui sont le lot habituel des collectivités locales. Affirmer qu'Essertes n'a «ni la taille ni les moyens de jouer efficacement [son] rôle de collectivité de proximité» est tout simplement contraire à la réalité vécue et chiffrée. Dans la plupart des trois cent huitante-deux cas vaudois, l'institution communale règle les questions de son niveau de compétences à des coûts bien plus serrés et avec une administration bien moins débordante que si l'administration cantonale s'en occupait elle-même.

Quant au «contrepoids dans un rapport équilibré avec le canton», il est évident que ce n'est pas une petite commune de 261 habitants qui peut jouer ce rôle. Mais une commune de quinze mille habitants ne le peut pas davantage. La représentation des intérêts d'Essertes face à l'Etat, en tant qu'ils sont les intérêts de toutes les communes, est du ressort des associations de communes (en l'occurrence l'Union des communes vaudoises, pour d'autres, l'Association des communes vaudoises), qui jouent pour les

collectivités locales un rôle analogue à celui des syndicats pour les employés.

L'influence actuelle de ces associations souffre sans doute du poids grandissant de l'Etat et de ses élans prédateurs. L'initiative «La Parole aux Communes!», dont le Conseil d'Etat vient de constater officiellement la validité, vise à combler ce déséquilibre. Munies de cet instrument complémentaire, l'UCV et l'ADCV pourront assurer pleinement la représentation des intérêts communaux face à l'Etat. Et Essertes jouera «efficacement» son rôle de «contrepoids dans un rapport équilibré avec le canton» en participant par ses cotisations et ses avis à l'action de l'UCV.

En résumé, M. Roulet reproche aux communes d'une part de ne pas faire ce qu'elles font et d'autre part de ne pas faire ce qu'elles n'ont pas à faire.

En soi, ce n'est pas très grave. L'ennui c'est qu'on relève chaque jour dans la presse écrite ou parlée quantité de remarques de ce genre, sommaires, inexacts et tendancieuses, publiées par volonté de nuire, aveuglement idéologique ou laisser-aller intellectuel. Qu'il s'agisse de l'armée, de l'école, de l'Eglise, des districts, des cantons face à la Confédération ou de celle-ci face à l'Europe, de l'université, de la justice, de la police, de l'économie, de la paix du travail, de l'apprentissage, des patentes de restaurateur, de la paysannerie, de la culture du chasselas, que sais-je? plus aucune institution n'a «la taille ni les moyens de jouer efficacement [son] rôle».

Or, s'il ne faut pas quinze secondes pour pondre une phrase comme celle de M. Roulet, il faut plus d'une heure pour la rectifier de manière argumentée et convaincante. Généralement, on n'a pas le temps et on laisse tomber. Et l'addition et la répétition inlassable de ces mille petites tromperies sans importance, reprises au plus haut niveau par le monde officiel, finissent par donner à la population une image entièrement altérée de la réalité. On instille ce préjugé que tout ce qui existe est inefficace et dépassé. On fabrique une ambiance frénétique de course en avant, d'affrontement de tous contre tous, de «dernière ligne droite» avant l'arrivée. On fait comme si l'avenir n'attendait plus que nous pour pouvoir enfin se réaliser. On culpabilise ou ridiculise ceux qui refusent de s'aligner. On évoque les regards amusés ou choqués que les nations du monde civilisé et progressiste sont censées jeter sur les Suisses, ou que les autres cantons, performants et novateurs, sont censés jeter sur les Vaudois. Et tous ces prétendus constats, exprimés sans appel et sans arguments vont dans le même sens. Tous baignent dans la même ignorance et manifestent le même mépris de ce qui existe au profit d'un avenir censément radieux. Et l'électeur, médusé, est prêt à recevoir ovinement les réformes les plus imbéciles comme des dons de Dieu et des promesses de renouveau.

OLIVIER DELACRÉTAZ

## Revue de presse

### Il a dit – pas dit – aurait dû dire

Le discours de M. Blocher du 8 mai, anniversaire de la fin de la guerre, n'a pas fini de faire des vagues. Le 11.06.2005, 24 heures nous apprend que «La municipalité de Lausanne en colère contre Christophe Blocher» a écrit une lettre de protestation au Président de la Confédération. Citons-en un passage:

«Dans son discours, M. le conseiller fédéral Blocher a commis de graves atteintes à la collégialité et, par divers aspects de son discours, il a laissé croire que seul l'engagement suisse avait permis à notre pays de ne pas subir les pires conséquences de la Deuxième Guerre mondiale. Il a méprisé les 19 millions de soldats alliés qui sont morts pour débarrasser le continent de la «peste nazie» et du même coup ont sauvé notre indépendance et notre liberté» [...]

La défense armée de la frontière fut la première condition nécessaire pour nous préserver de l'invasion. Ce qui ne veut pas dire qu'elle fut la seule et

qu'elle fut suffisante. Tout le monde sait – et aussi M. Blocher et ses auditeurs – ce n'est pas l'armée suisse qui a gagné la guerre. Fallait-il donc tout dire? Reprochera-t-on la prochaine fois au conseiller fédéral de n'avoir pas donné lecture du rapport Bergier? Dès que M. Blocher entre en scène, la rengaine politique et médiatique se met en marche: il a dit – il n'a pas dit – il aurait dû dire. Il a fait – il n'a pas fait – il aurait dû faire. A la longue, ça devient casse-pieds.

### «C'est vous qui le dites...»

Ainsi s'intitule l'article de M. François-Xavier Putallaz dans *Le Nouvelliste* du 8.06.2005. L'auteur s'en prend au slogan du relativisme régnant: il n'y a pas de vérité:

[...] On a beau rétorquer que cette dernière phrase s'abîme dans son propre tourbillon; on a beau montrer qu'elle est contradictoire, que s'il n'y pas de vérité, l'affirmation se détruit elle-même: personne n'en a cure [...].

[...] Prétendre que l'esprit humain se mesure à l'aune d'une référence

objective vous expulse aussitôt du saint règne des opinions fréquentables: «Quoi! Vous ne voudriez tout de même pas imposer votre morale aux autres?» Et la discussion s'arrête net. [...]

[...] Surtout en matière de morale, dès que vous avancez un argument rationnel, c'est-à-dire universellement valable pour tous, la réplique fuse: «C'est vous qui le dites!» C'est imparable. Vous voilà cloué, réduit au silence. La discussion est close avant même d'avoir débuté. [...]

[...] Ce règne de l'opinion subjective étouffe l'argumentation, décrète ce qu'il est permis de penser et dicte son contenu: n'est acceptable que ce qui se reconnaît relatif. En prenant les allures de la liberté d'opinion, un tel relativisme cache donc en réalité un dogmatisme intolérant qui désagrège la liberté de pensée. Celle que nous aimons.

S'il n'y a de vérité que subjective, quel intérêt y a-t-il à s'exprimer ou à argumenter? Contentons-nous de parler de la pluie et du beau temps. Et encore!

On risque la réplique: c'est vous qui le dites. Bref, ne rien dire... et ne rien écrire. L'auteur paresseux de la *Revue de presse* en sera bien content. C'est lui qui le dit.

E. J.

## SOMMAIRE

«Les dictées de la Tortue» 2  
Dix nouvelles baroques de Jean-Jacques Langendorf.

Catalogue des prestations 3  
inutiles (VIII)  
PISA, l'étude qui contente tout le monde car elle ne contient pas grand-chose.

Deux bicentennaires 4  
Aperçu de la foison de publications historiques découlant des commémorations de 1789 et 1803.

## « Les Dictées de la Tortue », dix récits de Jean-Jacques Langendorf

Rompant avec les fresques épiques auxquelles il nous a habitués jusqu'ici, Jean-Jacques Langendorf publie aux Editions Zoé un recueil de dix textes courts, d'une dizaine à une trentaine de pages chacun, réunis sous le titre des « Dictées de la Tortue ». Ce bouquet littéraire offre à l'auteur l'occasion de décliner avec humour et finesse les thèmes qui lui sont chers : l'Histoire, l'Europe centrale, la musique... On y rencontre ainsi un ours immortel dont la destinée croise durant deux millénaires celles des puissants de ce monde pour finir tristement en peluche démantibulée, rebut d'une société contemporaine parvenue à « la déchéance ultime, lorsque les temps seront irrémédiablement flétris ». Langendorf imagine également Clausewitz découvrant à Genève les premiers dessins d'un Alvin Töpfler encore enfant mais déjà talentueux. Une autre fois, il se livre à une méditation morose sur la jalousie et la cruauté dans l'art devant *L'Ecorchement de Marsyas* du Titien, découvert à l'occasion d'un voyage en Moravie.

Ces brefs récits n'ont pas de lien entre eux si ce n'est leur faculté évocatrice et l'élégance du style. Par son érudition et sa plume, Langendorf ressuscite un passé riche et vivant, à la fois proche et méconnu, qui ne rend par comparaison que plus terne le monde actuel. S'il n'est pas question de présenter ici chacune des dix nou-

velles réunies dans « Les Dictées de la Tortue », on ne saurait par contre résister au plaisir de signaler au lecteur trois d'entre elles particulièrement piquantes.

Avec « Deux tombes, un homme », Langendorf imagine le Général Guisan révélant au major Barbey, en juin 1940, au pire moment de la débâcle française, qu'il est le véritable auteur des œuvres de Ramuz ! Ce dernier n'aurait été qu'un prête-nom assez veule pour se prêter à la supercherie. Situation burlesque, difficile à concevoir en ce qui concerne le Général et peu glorieuse pour le grand écrivain vaudois. Cet aveu sensationnel, livré devant la pendule que le Général avait reçue en 1937 du Maréchal Pétain lors des manœuvres du 1<sup>er</sup> corps d'armée, était en réalité une ruse destinée à induire en erreur les services de l'Abwehr qui y avaient introduit un système d'écoute. Mais toute la malice de Langendorf consiste à laisser planer le doute. Ainsi attribue-t-il au final à la plume du Commandant en Chef de l'Armée un petit texte intitulé « L'Horloge » rédigé dans le style typique de Ramuz « [...] Alors d'abord j'ai ignoré mais, au fur et à mesure que le Malin approchait, j'ai décidé de finasser, ce que les gens de mon pays savent si bien faire. J'ai parlé aux oreilles de la pendule. Je lui ai dit des mensonges, car mentir au Malin, c'est une manière de dire la

vérité. Je l'ai embrouillé avec des histoires à dormir debout, je lui ai dit que moi n'étais pas moi, que moi était un autre, et que cet autre était devenu moi. M'a-t-il cru ? Avec le Malin, on ne sait jamais... ».

Le deuxième récit est celui qui a donné son titre à l'ouvrage de Jean-Jacques Langendorf. Un érudit désœuvré se pique d'apprendre à parler à une tortue bicentenaire ayant vécu sur l'île de Saint Hélène. Après avoir fait preuve d'une grande abnégation et déployé de nombreux efforts, il finit par y parvenir. Voici donc l'animal en mesure de témoigner, quoiqu'avec la lenteur propre à son espèce, des dernières années de Napoléon. Le vénérable reptile relate les longs monologues auxquels l'Empereur se livrait jadis au fond de son exil. Après avoir donné son précieux témoignage, l'animal s'éteint. Sa dépouille transportée en Europe est apprêtée et figure au menu d'un prince romain qui tient par ce moyen à offrir un avant-goût d'éternité à ses convives...

Dans la nouvelle intitulée « Brillantine », l'auteur se met lui-même fugitivement en scène, comme Hitchcock dans ses films. Un jeune collaborateur du regretté *Journal de Genève* est dépêché auprès d'un écrivain de seconde zone pour combler en dernière minute la page littéraire de son quotidien. L'interview est décevante,

l'homme et son œuvre sont sans intérêt. Néanmoins, le journaliste est intrigué par la présence de nombreux souvenirs du grand chef d'orchestre Jordani, disparu mystérieusement en pleine gloire quelques années auparavant. En questionnant son interlocuteur, il apprend qu'il a devant lui Jordani, ou plutôt ce qu'il est devenu après qu'une étrange malédiction l'eut privé de son génie. Poursuivi soir après soir par un mystérieux personnage gominé, il avait fini par perdre son talent. Et aujourd'hui c'est Jordani lui-même, méconnaissable et pompadour, qui assiste à chaque concert d'un jeune virtuose en pleine ascension à qui il transmettra à son tour le maléfice. Évidemment une révélation aussi extraordinaire n'est pas recevable dans les colonnes d'un journal sérieux. Qu'importe, la rédactrice en chef tient la parade : « Langendorf, qui vient d'arriver [...] m'a téléphoné à l'instant. Vous irez l'interviewer demain à la première heure. Ce n'est pas un de nos meilleurs, loin de là, mais c'est bien suffisant pour un supplément littéraire de l'été ».

On nous permettra de ne pas partager l'opinion quelque peu abrupte de la rédactrice en chef et, au contraire, de recommander vivement « Les Dictées de la Tortue ».

VINCENT HORT

## D'un chef-d'œuvre de la littérature serbe

Milos Tsernianski, ou, si l'on préfère son patronyme serbe, Milos Crnjanski, est né à Csongrad, en Hongrie actuelle, le 26 octobre 1893 ; il a été enrôlé de force en 1914 dans l'armée autrichienne pour partir en guerre contre le royaume des Serbes, ses frères. Le déchirement que l'on imagine, que les tourmentes successives qu'a connues la Serbie n'ont fait qu'aggraver, a été comme sublimé par son génie littéraire, un génie d'ailleurs tout à fait original. C'est à ce déchirement que l'on assiste dans le *Roman de Londres*<sup>1</sup>, œuvre autant romanesque qu'autobiographique, et qui met en scène un prince russe, ex-officier de l'armée impériale, réfugié à Londres en 1945 où il affronte, dans sa misère noire, l'hostilité de l'Organisation (c'est-à-dire les contre-révolutionnaires émigrés) parce qu'il refuse obstinément de lever le petit doigt contre l'armée rouge, contre Staline lui-même, contre sa patrie, mais aussi l'incompréhension souvent irritée de la haute société qui l'accueille. Tout se passe comme si la destinée du prince devait illustrer cet aphorisme qu'on pourra lire dans les *Hyperboréens* : « L'homme mûrit pour la mort comme un fruit ». C'est un roman diffus, désespéré et qui demande beaucoup au lecteur qui veut en venir à bout, sans le lâcher pourtant.

Plus vif, plus spirituel, plus inclasable encore, *Chez les Hyperboréens*<sup>2</sup> évoque par un croisement extraordinaire de lignes de force, à la fois la lente montée des tensions internationales qui vont conduire à la déclaration de guerre entre l'Italie et la Serbie d'une part, et d'autre part le miroir constant que présente au héros, diplomate à Rome, son souvenir des étendues infinies du grand Nord et du monde hyperboréal. Il est bien à Rome,

il fréquente du beau monde, des diplomates comme lui, et tout autant leurs épouses, la journaliste albanaise, « la fille du président de gouvernement en exil » – par dérision il ne l'appellera jamais autrement – d'un petit pays voisin, « la plus belle femme de Rome » qui est amoureuse de Pacelli (c'est ainsi qu'on nomme le pape), au gré d'innombrables cocktails, de rencontres sur des terrasses, de ballades à bicyclette à travers Rome, mais aussi de journées de ski dans la région du Gran Sasso, d'échappées à Naples ou à Venise, et puis tout le petit monde des chauffeurs, des garçons de café, des concierges, et même d'une irremplaçable couturière. Mais toute cette vie mondaine et tourbillonnante, superficiellement superficielle, est innervée par les images du grand Nord, quelquefois réellement énervantes – en tout cas pour une petite partie de cette société cosmopolite et un peu dérisoire, à ce que paraît en penser froidement l'auteur – et dont le caractère onirique opère peu à peu l'envoûtement du lecteur.

Il faut aussi parler de son style, si particulier, souvent un peu haché, fausement négligé. Des phrases courtes, le génie de la répétition, le goût de l'alinéa inutile.

Pas de tiret. Jamais de discours direct. Jamais. Le discours indirect s'insère, même quand c'est lui-même qui parle, dans l'ensemble de sa relation, de sorte que ce qui est dit tend davantage à dessiner le personnage qui parle et à charger l'atmosphère :

*J'ai également étudié Catulle à l'école, dis-je, et bien de ses vers me sont chers. Notamment ses derniers vers pour Lesbia. Son adieu à Lesbia. (Puis il le cite de mémoire sans nous faire la grâce d'une traduction)... Le plus jeune officier me dit que tout cela*

*est très beau magnifique, mais comment est-il possible que nous les Slaves, nous puissions aimer la poésie de Catulle – un homme qui n'imaginait même pas que nous existions. Je lui réponds qu'il se trompe. Dans ce dernier poème à Lesbia, Catulle mentionne le pays des « sauvages Saces ». Et le peuple des Chalybes en Russie actuelle. Je ne peux pas prouver qu'il s'agit de nos ancêtres, mais je lui fais remarquer que, plus tard, des récits de voyage arabes parlent des Slaves, en ces endroits, sous le nom de « Sakalib ». Tout a un lien, tout se tient dans le monde. Et les poètes romains, et les Slaves, et les Hyperboréens. Autrement quelle raison aurait eu Gogol, Blok ou Gorki d'aimer l'Italie, où ils ont séjourné ?*

Puis quelques pages plus loin : *L'Albanaise est lasse de mon enthousiasme pour le Tasse ; cependant, son mari et les officiers, ravis, réclament que je continue la lecture... Nous avons oublié où nous sommes, qui nous sommes, pourquoi nous sommes venus, et nous écoutons, comme envoûtés, les paroles vieilles de trois cent soixante-dix années...*

*L'Albanaise dit que son mari ne percevait absolument pas la préoccupation sociale chez le Tasse, et qu'il s'inscrirait même au parti communiste si le pape s'y inscrivait aussi... Mon ami adresse un sourire ironique à sa femme et ajoute que le Tasse a aussi écrit un poème sur l'âge d'or, heureux, de l'humanité. Tel un Rousseau, dans ce poème il chante la nature et sa loi : que soit libre notre désir ! C'est du paganisme pur. De l'Antiquité, dit-il. Ce sont presque littéralement les paroles de la femme de l'empereur Auguste ! C'est très beau dit, subitement, le plus jeune officier.*

Comme dans le *Roman de Londres* Milos Tsernianski ne se prive pas de

remarques spirituelles mais acides sur le comportement des ceux qu'il côtoie, des Londoniens comme des Romains, et qui donnent à chaque fois un éclairage singulier dans son récit. Mais il ne s'en tient pas là, et ses pages ne sont pas seulement une évocation proustienne de la société romaine et du temps perdu en Hyperborée. C'est aussi une suite d'échanges de réflexions, quelquefois désabusées, mais toujours originales, non pas toujours sur les tempêtes qui s'annoncent, mais bien sur le passé de Rome et de l'Italie et de leurs rapports, supposés ou vrais, avec le monde hyperboréal, d'abord sur Tibère, Catulle, le Duce, Alphonse XIII qu'on croise dans les bars huppés, sur Michel-Ange, Le Tasse (un chapitre entier), Carducci, le pape – la meilleure défense antiaérienne de Rome –, mais aussi sur Ibsen, Strindberg, Kierkegaard bien sûr, et bien d'autres. On serait tenté de voir là une sorte d'étalage de l'immense culture de l'auteur, mais ce n'est pas ça du tout, c'est une œuvre incantatoire qui doit aboutir de manière inexorable à la guerre, laquelle fera du Serbe, du jour au lendemain, un ennemi de cette Italie qu'il adore.

Rarement, j'ai eu autant envie de recommencer la lecture d'un livre terminé qu'avec les *Hyperboréens*. Et je crois bien que je vais m'y mettre. Tout de suite.

DANIEL LAUFER

P.-S. 20 juin. Voilà, c'est fait. 604 pages. Avec le même plaisir. Pas une ligne de trop.

<sup>1</sup> *Le Roman de Londres*, traduit du serbo-croate par Velimir Popović, L'Age d'Homme, Lausanne 1992.

<sup>2</sup> *Chez les Hyperboréens*, même traducteur, L'Age d'Homme, Lausanne 2005.

## Catalogue des prestations inutiles (VIII)

PISA (*Program for International Student Assessment*) est un programme lancé par l'OCDE, permettant aux pays intéressés d'évaluer et de comparer l'efficacité de leur système de formation. L'étude se base sur une évaluation des élèves ayant entre quinze et seize ans répétée tous les trois ans. Les deux premiers exercices se sont joués en 2000 et 2003 et le suivant se prépare pour 2006. De Hong-Kong à la Suisse en passant par l'Uruguay, une quarantaine de pays ont pris part à l'édition 2003. Vingt de plus préparent l'enquête 2006.

Le programme helvétique est organisé par l'Office fédéral de la statistique et la Conférence suisse des directeurs cantonaux de l'instruction publique (CDIP). L'organisation du volet vaudois est dans les mains de l'Unité de recherches pour le pilotage des systèmes pédagogiques (URSP), organe du Département de la formation et de la jeunesse (DFJ) doté d'une douzaine de chercheurs. 25'000 élèves suisses, dont 1741 Vaudois, ont passé le test en 2003. Les rapports officiels fédéraux totalisent plusieurs centaines de pages, de graphiques et de textes rédigés dans un jargon souvent imperméable. Le coût des études suisses s'est monté à 2,9 millions en 2000 et 4,3 millions en 2003. Nous estimons la participation de l'Etat de Vaud à environ 200'000 francs, à laquelle s'ajoutent les frais liés à l'organisation des épreuves dans le Canton<sup>1</sup>.

### Objectifs

*Les jeunes sont-ils prêts à affronter les défis de la vie professionnelle de demain?*

*Nos futurs citoyens seront-ils à même de jouer leur rôle dans la société démocratique?*

*Dans quelle mesure nos écoles préparent-elles leurs élèves aux défis à venir?*

*Les parents, les élèves et les responsables de l'éducation, comme le public en général, ont le droit de savoir si les jeunes maîtrisent véritablement les connaissances et les aptitudes que la société moderne réclame.<sup>2</sup>*

Selon ces lignes, il n'y a qu'une seule «société moderne», démocratique et universelle, dans laquelle les «défis de la vie professionnelle» et le «rôle des citoyens» sont partout identiques. Cette société moderne n'est pas le résultat de la volonté et de l'action des individus; au contraire, la société préexiste et leur dicte ses exigences en matière de formation. Enfin, les concepteurs de PISA sont des sages visionnaires qui, contrairement aux ignares parents et responsables de l'éducation, savent quels sont les «défis à venir» et sont au clair sur «les connaissances et les aptitudes» nécessaires pour affronter lesdits défis. Comme tous les sages, ils ne proclament pas directement ces vérités, mais les distillent au travers d'un système

maïeutique complexe où des jeunes de quinze ans répondent à de nombreuses questions.

Société universelle, prééminence de la société sur l'individu, apparatus jugeant et décidant des besoins de cette société: si PISA n'est pas un montage marxiste, cela lui ressemble fort!

### Critères de jugement

La mise sur pied de questionnaires utilisables sous toutes les latitudes interdit l'évaluation des connaissances culturelles, telles l'histoire, la littérature ou la géographie. Les tests se concentrent sur des branches culturellement neutres, soit les mathématiques, la résolution de problèmes, les sciences et la compréhension de textes en lecture. Ce choix est suffisamment superficiel pour satisfaire aussi bien les partisans d'une école basée sur la transmission des connaissances que ceux défendant l'acquisition de compétences.

La neutralité culturelle voulue dans PISA est pourtant une chimère. La lecture et la compréhension de textes écrits en caractères latins, thaïs ou en idéogrammes ne requiert certainement pas les mêmes efforts cognitifs ou d'apprentissage. Toutes les langues, de par leur construction grammaticale, offrent des possibilités et des pièges sémantiques différents: certains comptent sept cas, d'autres ne connaissent pas les temps futurs... Même la perception des faits scientifique est fortement liée à la culture: la cosmologie n'est certainement pas conceptualisée la même chose dans l'esprit d'un *indio mexicain* que dans celui d'un Indonésien animiste ou d'un Européen protestant.

De plus, la perception culturelle du test influence son déroulement. Dans certains pays, tel le Japon, la performance scolaire est une vertu capitale; l'application et l'énergie mises à la résolution des problèmes seront donc maximales. Sous nos latitudes, un certain manque de motivation est à craindre: pourquoi donc se casser la tête sur un test dont les résultats n'auront aucune conséquence personnelle?

Le souci de neutralité culturelle n'explique pas d'autres carences de PISA. Seules les aptitudes intellectuelles des adolescents sont testées, alors que les «défis de la vie professionnelle de demain» nécessitent la maîtrise des langues étrangères, de l'habileté manuelle, de la résistance psychique, ou d'autres aptitudes encore... Ignorant le niveau des connaissances culturelles, focalisés uniquement sur les performances intellectuelles, les résultats des évaluations PISA sont donc à relativiser. Ils n'indiquent certainement pas le degré de préparation des adolescents pour rentrer dans la vie active, mais tout au plus leurs aptitudes à faire des tests PISA!

### Demi-vérités et manipulations

L'étude suisse de 2003 a été menée dans des classes complètes de neuvième année tirées au sort. Les établissements privés ont cependant été écartés de la sélection. La population testée comprend donc des élèves dont l'âge dépasse seize ans. L'analyse des résultats obéit dès lors à un double échantillonnage: pour comparaison internationale, les résultats généraux suisses n'incluent que les élèves appartenant strictement à la classe d'âge définie par PISA. Les résultats et comparaison intercantonaux portent par contre sur tous les élèves testés. Cette différence d'échantillonnage fausse probablement les résultats cantonaux et limite la pertinence des comparaisons.

Parallèlement au test PISA, les élèves suisses ont eu à répondre à une enquête particulièrement indiscreète portant sur leur environnement socio-culturel, leurs habitudes informatiques, etc. L'analyse croisée des deux enquêtes conduit à des conclusions de nature sociologique qui dépassent largement les ambitions de PISA.

Par exemple, dans le Canton, les filles obtiennent de moins bons résultats que les garçons en mathématiques<sup>3</sup>, mais (le document se garde bien de le dire) elles sont meilleures dans la compréhension des textes. Les enfants de milieux dits défavorisés, tranche dans laquelle le taux d'étrangers est le plus fort, font moins bien que ceux des milieux aisés. Cela n'a pourtant rien de surprenant: face à des questions formulées dans une langue qui n'est pas la leur, les jeunes étrangers ont forcément plus de peine à comprendre et à répondre qu'un indigène. Le bonus que représente la connaissance d'une autre langue n'est cependant pas considéré dans PISA.

Seul l'aspect sexiste et inégalitaire de ces résultats a été retenu par le DFJ<sup>4</sup>: «*C'est ce double objectif de bonnes performances et d'égalité des chances que le DFJ compte poursuivre, notamment en accentuant les collaborations intercantionales pour avancer vers un système scolaire romand et suisse [...]*». Le DFJ n'explique cependant pas en quoi le système scolaire unifié qu'il appelle sera moins sexiste ou discriminatoire.

Le DFJ ne se gêne pas pour tordre certaines conclusions à son avantage. Il souligne victorieusement, après avoir énuméré les points forts des petits vaudois, que<sup>5</sup> «*ces résultats ont été obtenus par des élèves qui, depuis la cinquième année, ont bénéficié des changements introduits par EVM*». Ces louanges semblent pourtant abusives après lecture des conclusions de la CDIP<sup>6</sup>: [...] «*La comparaison intercantonale effectuée dans le cadre de PISA 2003 ne permet pas de conclure de façon certaine à l'influence de l'organisation scolaire ("système") sur les performances des élèves - ce que*

*confirment du reste les analyses supplémentaires effectuées en Suisse romande.*»

### Désacraliser PISA

PISA jouit d'un succès extraordinaire. Des autorités politiques aux parents, des pédagogues avant-gardistes aux adversaires des réformes scolaires, tous font référence à l'un ou l'autre aspect de l'étude pour justifier leurs convictions. Ce succès est immérité si l'on se réfère à la faible part du bagage scolaire couverte par les évaluations: la qualité d'une formation ne dépend pas seulement des compétences, mais aussi des multiples connaissances acquises.

En Suisse, PISA est devenu la référence pour comparer les divers systèmes cantonaux. Cet arbitrage est à terme une menace pour la souveraineté des cantons en matière d'éducation. Premièrement, la Confédération ne continuera pas à financer 60 % du programme sans demander des comptes aux plus mauvais cantons. D'autre part, des critères uniques d'évaluation scolaire ne peuvent à terme qu'amener des méthodes, des horaires et des programmes unifiés. C'est paradoxalement un souhait du DFJ.

La vénération dont PISA jouit dans l'officialité gouvernementale est particulièrement préoccupante. L'exemple allemand montre une classe politique sous influence du programme. Les options allemandes dans le domaine scolaire visent mois à apporter une formation conforme aux besoins du pays qu'à améliorer les résultats des prochains tests PISA. Avant de s'ébaudir du résultat de ces évaluations et de les considérer comme parole d'évangile, nos autorités devraient d'abord se préoccuper de l'orientation marxiste-universaliste du programme et préciser si elles y adhèrent ou pas.

PISA est donc un exercice idéologique et centralisateur dont le résultat ne justifie pas les engagements financiers correspondants. Des économies durables sont possibles en sortant rapidement du programme, avant que celui-ci ne dicte ou ne soit prétexte à de nouvelles, coûteuses et discutables réformes scolaires.

CÉDRIC COSSY

<sup>1</sup> Nous n'avons pas pu obtenir de chiffres de la part du DFJ.

<sup>2</sup> [http://www.portal-stat.admin.ch/pisa/pisa\\_f.htm](http://www.portal-stat.admin.ch/pisa/pisa_f.htm)

<sup>3</sup> PISA 2003 : résultats du canton de Vaud, publication de l'URSP, mai 2005.

<sup>4</sup> Résultats vaudois de PISA: commentaires. Annexe au communiqué de presse du DFJ du 2 mai 2005.

<sup>5</sup> Communiqué de presse du DFJ du 2 mai 2005.

<sup>6</sup> Communiqué de presse du CDIP du 2 mai 2005.

### RAPPEL

Voici venu le moment de faire signe à ceux de nos lecteurs qui n'ont pas encore payé leur abonnement. Il s'élève à 67 francs (30 francs pour les étudiants, les apprentis et les gymnasiens). Pour nos lecteurs à l'étranger, il est de 75 francs.

Nous n'avons pas d'autres moyens de subsistance que ces abonnements; les dons, parfois élevés, que font certains de nos abonnés nous permettent de lancer des campagnes politiques, toujours fort coûteuses malgré le bénévolat de nos collaborateurs.

Par souci de simplicité administrative, un bulletin de versement est encarté dans cet exemplaire. Ceux qui ont déjà payé leur abonnement n'en tiendront pas compte.

## LA NATION

Rédacteur responsable:  
Jean-Blaise Rochat

Rédaction et administration:  
Place Grand-Saint-Jean 1

Case postale 6724, 1002 Lausanne  
Tél. 021 312 19 14 (de 8h - 10h)  
Fax 021 312 67 14

Internet: [www.ligue-vaudoise.ch](http://www.ligue-vaudoise.ch)  
Courriel: [courrier@ligue-vaudoise.ch](mailto:courrier@ligue-vaudoise.ch)  
Imprimerie Beck, Lausanne

## Deux bicentennaires

La commémoration des événements de 1798 et de 1803 a suscité dans le Canton de Vaud une floraison d'ouvrages historiques qui, tout en satisfaisant pour la plupart aux exigences scientifiques, ont mérité de retenir l'attention du grand public. La page étant tournée, il n'est pas sans intérêt de dresser un bilan qui n'est pas exhaustif.

Comme il se devait, la *Bibliothèque historique vaudoise* a participé activement à cet effort éditorial. En 1999, en collaboration avec la *Revue historique vaudoise*, elle a fait paraître *Bon peuple vaudois, écoute tes vrais amis* qui réunissait 80 documents – des discours, des proclamations, des pamphlets – diffusés dans le Pays de Vaud de décembre 1797 à avril 1798 et présentés par M<sup>me</sup> Danièle Tosato Rigo et M. Silvio Corsini (BHV N° 114). En 2000, la BHV a publié sous le titre *Vaincre ou périr* une histoire de la Légion fidèle de Ferdinand de Rovéréa, due à la plume de M. Sébastien Rial (BHV N° 119). En 2002, paraissait *Vaud sous l'Acte de Médiation, 1803-1813* (BHV N° 122), œuvre collective considérable, éditée avec la collaboration de la Société vaudoise d'histoire et d'archéologie, donnant une image très variée et vivante des premières années de notre Canton. Sous la direction de M. Olivier Meuwly, avec la collaboration de M. Bernard Voutat, la BHV a édité en 2003 une autre œuvre collective importante *Les Constitutions vaudoises 1803-2003* qui mérite bien son sous-titre *Miroir des idées politiques* car il rassemble les contributions d'une vingtaine de juristes, de politologues et d'historiens appartenant à différentes familles politiques. Le dernier ouvrage paru est sorti de presse au début de cette année. Intitulé *Patriotes et Contre-révolutionnaires*, il est consacré aux luttes pamphlétaires dans le canton du Léman sous la République helvétique (BHV N° 125). Il est l'œuvre de M<sup>me</sup> Jasmine Menamkat Favre et constitue en quelque sorte la suite de la recension des pamphlets présentés par M<sup>me</sup> Tosato Rigo et M. Corsini dans le numéro 114 de la BHV. L'auteur, disciple de M<sup>me</sup> Tosato Rigo, n'a cependant pas adopté le même parti que ses devanciers. Alors que ceux-ci avaient mis l'accent sur la transcription des textes eux-mêmes, M<sup>me</sup> Menamkat Favre n'en reproduit que des extraits qu'elle publie en annexes.

L'objet principal de son étude est, comme l'indique le titre choisi, la présentation des acteurs auteurs, les partisans de l'Ancien Régime, d'une part, et les partisans du «nouvel ordre des choses», d'autre part, et la description du cadre historique et institutionnel, description qui est particulièrement intéressante car elle met en lumière des circonstances sociales et économiques connues seulement des historiens spécialisés. Notamment les conditions d'exercice de la liberté de la presse nouvellement reconnue mais mise au service de l'éducation civique, la propagande officielle du gouvernement, la chaîne de transmission des écrits: les imprimeurs, le réseau postal, les diffuseurs d'occasion tels que les colporteurs et autres marchands ambulants, pour aboutir aux lecteurs qui ne devaient représenter en fait qu'une petite partie de la population vu le faible degré d'alphabetisation. C'est ainsi tout un pan de la vie publique sous la République helvétique qui nous est dévoilé.

Complétons cet inventaire en mentionnant quelques productions d'autres éditeurs. *Le Grand Conseil vaudois de 1803*, édité en 2003 par le Cercle vaudois de généalogie, contient les notices biographiques des députés élus en 1803, 1808 et 1813, rédigées par MM Pierre-Yves Favez, Gilbert Marion et leurs collaborateurs. *Créer un nouveau canton à l'ère des révolutions* est une publication commune du *Bollettino Storico della Svizzera Italiana* et de la *Revue historique vaudoise*; parue en 2004, elle a été conçue et dirigée par M. Fabrizio Panzera, M<sup>me</sup> Elisabeth Salvi et M<sup>me</sup> Danièle Tosato Rigo pour conclure des journées d'études organisées à Bellinzzone et à Lausanne au printemps 2003; elle révèle notamment que l'identité tessinoise s'est développée contre l'Etat moderne centralisateur tandis que l'identité vaudoise s'est construite en opposition à l'Ancien Régime, deux tendances diamétralement opposées. D'autres journées d'études ont eu lieu; les «actes» de ces colloques contiennent les travaux présentés à ces diverses occasions; ils sont généralement propres à susciter l'intérêt du grand public car ils apportent souvent des éclairages originaux sur les transformations qui ont marqué la société et nos institutions à cette époque. Aux Editions Cabédita, il faut signaler deux études historiques parues en 2003: dans la pre-

mière, M. François Cojonnex a rendu hommage à *Benjamin Muret-Grivel Inspecteur des Milices vaudoises* en retraçant la carrière de l'officier vaudois qui organisa et instruisit les milices du Pays de Vaud fraîchement parvenu à l'indépendance; dans la seconde, intitulée *Les Vaudois de Napoléon, des pyramides à Waterloo 1798-1815*, M. Jacques Tornare met en valeur le rôle joué par la participation vaudoise à l'épopée napoléonienne. Le Cahier N° 142 de la Renaissance Vaudoise *L'Acte de Médiation du 19 février 1803*, édité par M. Antoine Rochat avec la collaboration de M. Alain Pichard, contient le texte intégral de l'Acte, c'est-à-dire l'adresse initiale de Bonaparte, les 19 constitutions cantonales, la constitution fédérale et les dispositions d'exécution, le tout précédé d'une substantielle introduction du Professeur Denis Tappy. Dans la collection *Etudes et Enquêtes* du Centre Patronal, le Professeur François Jequier a dirigé une publication parue en 2003 sous le titre *Le Canton de Vaud de la tutelle à l'indépendance (1798-1815)* qui jette des regards nouveaux sur l'économie et les

finances, les BourlaPapey et la contre-révolution; elle s'achève par une bibliographie où le lecteur trouve la liste complète des parutions historiques suscitées par les deux bicentennaires. A ce propos, ne manquons pas de signaler la contribution du Professeur Jequier dans le tome 112/2004 de la *Revue historique vaudoise*, ouvrage collectif consacré à *L'apport des mémoires universitaires à l'histoire vaudoise*; M. Jequier y dresse un premier bilan historiographique du bicentenaire 1803-2003. Il faut mentionner enfin l'élégante plaquette qu'a fait paraître la Fondation du bicentenaire aux Editions Favre, à fin 2003, et qui, comme l'indique son titre *Images et récits du Bicentenaire*, rend compte sous une forme très attrayante de ce que fut la seconde commémoration.

L'effort accompli par tous ces auteurs et éditeurs est considérable et qualitativement remarquable. Il témoigne de la vitalité de la recherche dans notre Canton et du dynamisme des personnalités qui la conduisent. L'histoire vaudoise est bien servie.

P. R.

### Je peux pas vous laisser...

Lors d'un débat, il arrive que vous soyez déchiré entre votre désir d'avoir l'air courtois – c'est en principe un bon placement – et le sentiment affolant qu'il faut à tout prix interrompre votre adversaire qui accumule les points.

De jeunes briscards du dialogue télévisuel ont mis au point une procédure d'interruption non fautive dont voici le déroulement sommairement décrit (tout ceci se passe très vite et il importe de bien conserver la maîtrise: quelques exercices devant votre miroir matinal ne seront pas de trop): à un moment *M* de la discussion, vous tressautez violemment, affectez un air tragique et proférez avec un accent indigné: «Je ne peux pas vous laisser dire ça!». Ou mieux: «Ça, je ne peux pas vous laisser dire!». La parole prise, vous vous gardez de la rendre. Vous continuez sur un ton de victime ou d'inquisiteur, c'est selon votre tempérament, en martelant quelques slogans bien sentis sur la disparition de la culture du débat et sur le fait qu'un mensonge mille fois répété ne devient pas une vérité<sup>1</sup>. Ne

cédez en aucun cas au meneur du jeu qui essaie de vous faire taire – du moins s'il n'est pas de votre avis. C'est précisément votre brutalité, votre irrespect frontal des règles du dialogue, votre refus de jouer le jeu pervers du respect d'un adversaire sans foi ni loi qui légitimeront votre intervention.

Mais l'essentiel est ceci: dans la perception des (télé)spectateurs, vous n'avez pas interrompu votre adversaire, vous avez simplement cédé à une pression irrésistible venant d'en haut. Vous n'avez pas pu ne pas céder à l'appel de la Vérité qui vous faisait un devoir moral d'intervenir: c'est le Vrai, le Beau et le Bien qui parlaient par votre bouche, qui vous utilisaient comme canal de diffusion privilégié dans leur éternel combat contre le Faux, le Laid et le Mal.

Vous avez été, brièvement, prophétique. Et ça, c'est du tout bon.

D.

<sup>1</sup> Evitez toutefois de pétainiser votre discours en évoquant les «mensonges qui nous font tant de mal».

### Qui a écrit cela?

«Nous vivons une époque de transition si spectaculaire qu'elle promet pour bientôt l'accomplissement de cette grande fin vers laquelle tend notre histoire: la réalisation de l'unité de toute l'humanité! [...]. Les distances qui séparaient les différentes nations et parties du globe s'évanouissent rapidement face aux progrès des inventions modernes et c'est avec une incroyable facilité que nous les franchissons [...]. La pensée se communique avec la vitesse, et même la puissance, de la lumière... Les produits provenant de tous les coins de la planète sont mis à notre disposition, nous n'avons qu'à choisir parmi eux lesquels conviennent le mieux à nos besoins et sont le meilleur marché, tandis que les forces de production sont confiées à la régulation de la concurrence et du capitalisme.»

Ce texte prophétique est extrait du discours prononcé par le Prince Albert à l'ouverture de la Grande Exposition de Londres en 1851. Quoique cité par Jonathan Sacks dans *La dignité de la différence* (Dargaud Ed., 2004), il n'a été reconnu par aucun lecteur.

Notre nouvelle citation revient à des préoccupations plus proches dans le temps et l'espace.

*Nous appartenons à un district étoilé de Lausanne, où une partie de la population revendique un rattachement au Canton de Fribourg. Cette tendance représente les différentes opinions que nous retrouvons au sein de la Municipalité, et qui correspondent à des intérêts économiques et scolaires de chaque citoyen. Ce débat est nécessaire pour rappeler à nos dirigeants de Lausanne l'importance d'une certaine proximité dans la nouvelle organisation de l'Etat.*

*Nous sommes vaudois, nous participons à l'activité politique vaudoise, nous sommes membres actifs de diverses associations professionnelles vaudoises, certainement nous collaborons dans la région avec nos voisins fribourgeois. Mais nous ne sommes pas encore prêts d'être Fribourgeois!*

Le premier lecteur à nous fournir la référence exacte gagne un abonnement gratuit à la *Nation*.

## Le Coin du Ronchon

### Autres lieux, autres mœurs Mais pas toujours, hélas

Au milieu de la campagne et des arbres, vous n'avez pas vu le panneau «entrée de localité». Vous n'avez pas vu non plus le radar. Surgissant d'une VW Vento banalisée, un policier vous fait signe de vous arrêter. Après avoir regardé vos papiers, il vous montre un boîtier électronique dont l'écran affiche «94 km/h» et il vous explique, en écrivant le chiffre au dos de son règlement de service, que la vitesse était limitée à 50 km/h. Heureusement, la scène se passe à l'Est de la Pologne, à 50 kilomètres de la frontière avec l'Ukraine.

Le dépassement de 44 km/h en localité est sanctionné par une amende de 400 zlotys, soit environ 160 francs suisses. Vous n'avez sur vous que 290 zlotys. Vous pensez pouvoir marchander. Mais ce n'est pas la peine: vous n'avez pas fait étalage de vos (maigres) connaissances de la langue locale, les policiers rechignent à entreprendre des démarches administratives compliquées, ils ont peur d'être accusés de

corruption s'ils encaissent une somme inférieure, et comme ils ne savent pas que faire de vous, ils vous rendent vos papiers en vous faisant comprendre qu'il ne faut plus recommencer. Vous vous souvenez comment l'on dit «merci beaucoup» en polonais.

On aurait tort de croire que tout est si différent de chez nous. Une enseignante de la région explique qu'elle a décidé de changer de métier parce qu'elle ne supportait plus l'évolution de l'école. «La discipline devient catastrophique, les élèves ont tous les droits. Et il y a maintenant toutes ces nouvelles méthodes que l'Etat veut nous imposer. On ne nous dit plus ce que nous devons enseigner mais comment nous devons le faire! On nous oblige à suivre de nouvelles formations pédagogiques, et ces méthodes n'arrêtent pas de changer...»

Un jumelage peut-être?

LE RONCHON